
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 22/3 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.3.59601

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

l'effondrement du mouvement ouvrier allemand (p. 17). Wehner ne précisera sur ce point sa position qu'en 1946 dans les »Notizen«, connues dès 1957 et publiées par leur auteur en 1982 dans »Zeugnis«.

La deuxième partie, beaucoup plus intéressante à mon avis, mais pas inédite, n'a guère de rapport avec la première. C'est une accusation en règle du communisme, et donc le refus de l'unité avec le KPD (qui vient d'être réalisée six mois plus tôt en zone soviétique), assortie de l'affirmation que la social-démocratie ne doit pas fonder sa stratégie sur la lutte pour l'émancipation de la classe ouvrière (p. 230), mais, comme le dira un proche de Wehner (qui l'héberge), sur »la liberté et la justice« à quoi aspire tout être humain (p. 244). Un autre intervenant notera que le SPD n'est déjà plus, à cette date, un parti ouvrier mais un parti du peuple, Volkspartei (p. 247). L'intérêt du discours de Wehner et du bref débat qu'il suscite, outre la dénonciation du totalitarisme soviétique, c'est qu'il prépare et anticipe le programme adopté à Godesberg treize ans plus tard. On peut être surpris que Wehner qui est arrivé à Hambourg à la fin septembre 1946, qui a adhéré au SPD le 8 octobre, ait été invité, deux semaines plus tard, à prononcer un discours programmatique devant les dirigeants du parti social-démocrate hambourgeois, ait pu se poser en réformateur du parti sans que lui-même évoque (ou soit invité à évoquer) son passé communiste et les raisons de sa conversion. On sait que ses adversaires se chargeront par la suite d'interroger Wehner sur ce passé.

Gilbert BADIA, Paris

Josef FOSCHEPOTH. Im Schatten der Vergangenheit. Die Anfänge der Gesellschaften für Christlich-Jüdische Zusammenarbeit. Mit einem Vorwort von Werner JOCHMANN, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 1993, 250 p.

A l'instar de l'Accord de Réparation pour les victimes juives du nazisme ou leurs ayants droit, les »Sociétés pour la coopération entre chrétiens et juifs« en Allemagne sont dues à une initiative américaine. Constatant l'échec de la dénazification, partiellement imputable à la procédure mise en œuvre, mais aussi à l'opposition des Eglises d'Allemagne à une épuration politique de la population, les Américains changèrent de stratégie en cherchant à faire admettre leur conception de la démocratie par une rééducation moins tournée vers une prise de conscience des fautes du passé que vers l'adoption des idées de tolérance et de fraternité universelle, porteuses d'un avenir de convivialité humaine.

A travers les débuts difficiles de reprise du dialogue entre chrétiens et juifs, essentiellement de RFA et de Berlin-Ouest entre 1948 et 1951, Joseph Foschepoth entend analyser – en se fondant sur les archives et sa propre expérience d'ancien secrétaire général du Conseil de coordination de ce mouvement ce qu'il appelle »un morceau d'histoire des mentalités des Allemands confrontés à leur passé« (p. 14) et le choc de deux cultures – celle d'une Amérique victorieuse et d'une Allemagne vaincue dans la réalisation d'un projet aux objectifs sensiblement différents de part et d'autre. Des associations de coopération entre chrétiens et juifs existaient déjà aux Etats-Unis depuis les années vingt. En Grande-Bretagne et en France, elles avaient vu le jour en 1941–1942, dans le contexte de la solidarité de chrétiens avec les juifs persécutés. En Suisse, une organisation de même type fut créée au lendemain de la guerre. La convergence entre ces différents mouvements, qui se réalisa lors des conférences internationales d'Oxford (1946), de Seelisberg (1947) et de Fribourg (1948) aboutit à l'élaboration de thèses, dites de Seelisberg, pour combattre les racines religieuses de l'antisémitisme et à un appel aux Eglises à la réflexion sur leur responsabilité dans la genèse et le développement de ce fléau. Or, malgré la présence dès la première conférence, des pasteurs Grüber et Maas connus pour leur soutien courageux aux juifs d'Allemagne sous le nazisme, ultérieurement aussi d'une délégation allemande de douze membres, la mission du pasteur méthodiste américain Carl F. Zietlow, chargé à partir de 1948 par l'administration américaine d'occupation et l'Internation-

tional Council of Christians and Jews (ICC) d'organiser le mouvement en Allemagne reçut un accueil mitigé. Dans la mesure où celui-ci concevait la création du mouvement sur le modèle américain, c'est-à-dire une sorte de Rotary Club de personnalités influentes, les notables contactés par ses soins acceptèrent d'y participer soit pour ne pas se soustraire à la volonté des maîtres de l'heure, soit parce qu'ils y voyaient une possibilité de contribuer à la restauration de la crédibilité perdue de l'Allemagne. Cependant, contrairement aux attentes américaines, les dix associations qui virent le jour entre 1948 et 1952, loin d'œuvrer dans un esprit commun ne tardèrent pas à se retrancher derrière leurs spécificités locales. Ainsi, entre le dirigisme du pasteur Zietlow et la volonté d'autonomie des sociétés locales, la direction centrale établie à Francfort et le Conseil de coordination de Bad Naumburg ne parvinrent pas à faire admettre une orientation commune. Le seul point commun étant de rendre à l'Allemagne sa crédibilité perdue du fait, selon la plupart, d'une société pervertie par le nihilisme athée.

Dans cette perspective, les rares participants juifs n'avaient leur place que s'ils se reconnaissaient avant tout comme Allemands attachés aux valeurs communes de la civilisation occidentale. A noter que le génocide des juifs n'était même pas mentionné dans les premiers statuts du Conseil de coordination. Ce n'est qu'à partir de 1952, avec la «normalisation des rapports avec les juifs» voulue par le chancelier Adenauer comme preuve de la volonté démocratique de la RFA, l'ancrage de celle-ci dans le camp occidental à la faveur de la guerre froide et le retour de la prospérité économique que la coopération entre chrétiens et juifs commença à sortir de la crise dans laquelle elle s'était enlisée progressivement. L'URSS étant désormais considérée comme le seul obstacle à une réunification des deux Etats allemands, l'anticommunisme de la RFA permettait d'occulter un antisémitisme latent et de faire des juifs le seul groupe reconnu de victimes du nazisme. D'autant plus que les Etats communistes – dont la RDA – entamaient, sous couvert d'antisionisme, une violente campagne contre eux. Mal acceptées auparavant, les petites communautés juives de RFA devinrent ainsi des institutions largement soutenues par les pouvoirs publics et de plus en plus sollicitées dans le dialogue interconfessionnel, élément du réarmement moral de la RFA.

Quoique stimulante pour l'essor d'un mouvement désormais libéré de la tutelle américaine, cette évolution apparaît trop liée à la conjoncture politique pour garantir une assise solide. Elle incita certes, comme le note le professeur Jochmann dans l'avant-propos, des hommes et des femmes de bonne volonté à œuvrer pour l'atténuation des préjugés dans la population. Mais on regrette que l'auteur ne dépasse pas dans son analyse l'année 1955. Ce qui exclut les crises ultérieures du mouvement et ne permet pas de savoir si l'espoir formulé par W. Jochmann de le voir contribuer à la nouvelle orientation spirituelle et politique de l'Allemagne unifiée a des chances de l'emporter sur son instrumentalisation au service d'un national-conservatisme. Instrumentalisation déjà redoutée dans les années cinquante par ses responsables les plus lucides – dont l'auteur du présent ouvrage.

Rita R. THALMANN, Paris

Alex GROBMAN, *Rekindling the Flame. American Jewish Chaplains and the Survivors of European Jewry, 1944–1948*, Detroit (Wayne State University Press) 1993, X–257 S.

Jüdische Angehörige der alliierten Streitkräfte waren die ersten Juden, die bei der Befreiung der Konzentrationslager mit dem Ausmaß der Judenvernichtungspolitik des nationalsozialistischen Deutschlands konfrontiert wurden. Die Militärrabbiner der westlichen Alliierten wurden dadurch zu den ersten jüdischen »Würdenträgern«, die sich mit dem Schicksal ihrer überlebenden Glaubensbrüder und Schwestern auseinandersetzen mußten.

Grobman beschreibt in seinem Buch primär die Interaktion zwischen den Militärrabbinern der US-Streitkräfte, den jüdischen befreiten KZ-Häftlingen sowie den Gemeinden und Organisationen des amerikanischen Judentums. Obwohl spätestens seit 1943 die Führung der